

Un ténébreux dossier (extrait)

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 36, numéro 2 (212), avril 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32099ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1994). Un ténébreux dossier (extrait). *Liberté*, 36(2), 68–75.

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

UN TÉNÉBREUX DOSSIER

(extrait)

Elvis n'apparaît qu'une fois dans Un ténébreux dossier, livre dont il est pourtant le héros. C'est ici, dans l'entretien qu'il accorde à un journaliste-poète. Le héros n'est même pas décrit. Ce n'est qu'une voix, apparemment soucieuse d'en dire le plus possible en peu de temps, comme si elle savait que la présence lui est comptée. La fébrilité d'Elvis peut avoir pour deuxième cause une manie du journaliste-poète, qui ne se déplace jamais sans une monumentale photo de lui, qu'il transporte dans un cartable d'artiste. Où qu'il entre, avant même de saluer, il déballe sa photo et l'expose bien en vue. Troisième cause possible de la nervosité d'Elvis : les expériences qu'il mène avec l'eau d'une rivière, la Beurthe, devenue subitement alcoolisée par un phénomène qu'on ne s'explique pas. Quatrième cause possible : les mains qui rapetissent, comme le héros l'explique lui-même. Quoi qu'il en soit, laissons place à la voix d'Elvis, à qui le journaliste-poète, installé sous sa photo comme un duplicata vivant, donne la réplique.

[...]

— Voulez-vous un coup d'eau alcoolisée ? C'est l'eau de la Beurthe.

— Volontiers. Excusez ma curiosité, mais que portez-vous là aux pieds ? Je n'ai jamais vu ce genre de chaussures.

— Des planchettes à ressorts.

— ...

— C'est à cause de mes rhumatismes. Ça donne l'impression que la terre est moins dure. Il suffit de clouer deux ressorts de sommier sur une planchette et d'attacher la planchette sous votre soulier avec un fil de fer. Vous devriez essayer, c'est confortable, bien que ça grince un peu.

— J'en prends bonne note. Vous cultivez aussi des tomates sous le lit ?

— Oui, des tomates biothermiques. La chaleur du lit est toujours gaspillée. Pensez-y : l'énergie thermique de milliards de lits se dissipe dans l'atmosphère. Elle pourrait faire mûrir des centaines de milliards de tomates. Il suffit d'installer un parterre au pied du lit et quelques conduites qui passent dans le matelas et dans la terre. La faim est l'effet d'un manque d'ingéniosité.

— C'est une piste intéressante. Je vois que vous avez aussi l'électricité ?

— Grâce aux mines de gazon.

— Grâce aux ?

— Mines de gazon. Oui, comme son nom l'indique, le gazon est à base de gaz. Ce gaz, une fois extrait, alimente un moteur à gaz de gazon, que j'ai mis au point. Le moteur actionne un alternateur.

— On extrait donc du gazon par ici ?

— On ne l'exploitait pas jusqu'à ce que je m'y mette. J'ai trouvé un gisement pas loin d'ici.

— Comment se présente le gisement ?

— Des tas, de simples tas jetés dans la nature.

— Il doit être difficile d'extraire le gaz ?

— Pas trop. Il faut ramasser le gazon frais, le transporter et l'accumuler dans un lieu fermé, par exemple une fosse. En pourrissant, il chauffe et le gaz s'en échappe. Un système de tuyaux l'achemine au moteur.

Bien sûr, il faut beaucoup de gazon, et le renouveler souvent, sinon la pression baisse.

— Comment régularisez-vous la pression ?

— Par une soupape sur le couvercle de la fosse. C'est le sifflement que vous entendez. Là, écoutez. En ce moment, il y a un excès de gaz.

— Vous employez aussi le gaz de gazon pour vous chauffer ?

— Non. Les mines de gazon s'épuisent en hiver. L'automne, il y a les feuilles mouillées et tassées, qui donnent un assez bon gaz. En hiver, rien. J'emploie le gazon dégazé pour fertiliser mon parterre biothermique. Pour le chauffage, j'ai un autre système.

— Quoi donc ?

— Des carcasses de voitures, dans la petite clairière que vous voyez là-bas.

— Vous faites du feu dans les voitures ?

— Non. Je bourre les carcasses de pierres, de tôle et de vieux pneus et je les ferme hermétiquement. Le soleil chauffe le contenu à travers les vitres. Des conduites souterraines partent d'ici. Elles passent dans les carcasses, entre les pneus, et reviennent avec de l'air chaud. Il y a un défaut : une légère odeur délétère. Bien sûr, vous ne sentez rien. En plein été, j'arrête le système en ouvrant les portières et en bouchant les conduites avec de l'étoupe.

— Et en hiver, quand il n'y a pas de soleil pour chauffer les voitures ?

— Tout est prévu. J'ai un dispositif de secours. C'est le vieux sommier que vous voyez là. Le procédé est élémentaire. On saute sur le sommier. Les sauts produisent de l'air comprimé par à-coups. Vous remarquez que le sommier est entouré d'une housse étanche et qu'un petit boyau s'en échappe. Il conduit à cette boîte où l'air comprimé fait tourner une hélice qui entraîne un

alternateur. Le courant obtenu passe dans cette résistance chauffante. Le résultat n'est pas exceptionnel, mais on se réchauffe aussi en sautant.

— Avez-vous pensé à faire breveter ces inventions ?

— Jamais de la vie. Je ne veux pas me faire remarquer. Vous comprenez, ce ne serait pas à mon avantage. J'existe pour ainsi dire incognito. C'est comme ça que j'aime vivre. Tous les ennuis commencent quand on sort de l'anonymat. Encore un petit coup d'eau de la Beurthe ?

— Merci.

— Excusez-moi, c'est peut-être indiscret, mais vous me paraissez un peu moinotone. Est-ce que je me trompe ?

— Moinotone ?

— Oui. Le moinotone est un moi qui a peu de mémoire et beaucoup de moire. Vous ne saviez pas ?

— Non.

— Alors je vous dois des explications. La moire est l'éclat momentané du moi lustré. La mémoire, à l'inverse, est le défaut caractéristique d'un moi qui manque de lustre. Ceci est la base des sciences humaines. Mais il y a d'autres mots qui désignent les attributs, alentours et accessoires du moi. Il y a l'armoire, où l'on range le moi. Il y a le moiderne, un moi pris de vertige. Il y a le moirose, dont la couleur indique qu'il est mécontent de lui. Il y a Émoi !, l'interjection employée par le moi pour revendiquer. Le moyen est un moi quelconque, qui mange peu. C'est pourquoi on dit : « La faim justifie le moyen ». La liste serait longue.

— Mais c'est enrichissant !

— Il y a le fumoir, un réduit où l'on suspend le moi pour lui donner l'apprêt antique. Le fermoir est ingénieux. C'est un système qui donne au moi un air absent. Et le semoir ! Cet instrument aratoire qui répand

le moi partout ! Il y a la pâmoison, état du moi émerveillé de se voir. Cramoisi désigne parfois un moi surchauffé. Il y a la moitié, chacune des parties symétriques d'un moi normal. Et n'oublions pas l'écumoire, cet ustensile commode, avec lequel on ramasse un moi tombé en morceaux, après quoi vous vous doutez bien qu'on recolle les morceaux tant bien que mal pour en faire une moi-saïque. Vous saisissez ?

— Je crois. Et j'en fais mon profit. Me permettez-vous de répéter ces mots à d'autres personnes qui s'intéressent au moi ?

— Certainement. C'est l'abc du contentement. Il serait dommage d'en priver qui que ce soit. Et pendant que vous y serez, mentionnez aussi l'assommoir, qui sert à réduire le moi au silence. Faites une place aux armoiries, ces petits dessins qui donnent au moi tant d'importance. Le moineau, petit moi, peut aussi intéresser vos interlocuteurs. En voulez-vous encore ? En voici, dont je vous laisse deviner le sens : la moiteur, la moidiste, le moinement, le grimoire, la moisson, le moitif...

— Qu'est-ce que le moitif ?

— C'est la raison inconnue pour laquelle le moi existe. J'y pense : n'oubliez pas la moisissure. On doit mettre les moiroses en garde contre elle. Le moitivé, si vous en voulez un dernier, c'est un moi résolu à se faire valoir. En voilà assez. Inutile de vous dire que tout cela procède de la fameuse doctrine selon laquelle hors du moi, il n'y a rien.

— Ah ! Je ne connais pas cette doctrine.

— C'est le moïnisme. Je ne vous dirai pas un mot de plus.

— Il ne doit pas en exister beaucoup d'autres ?

— Détrompez-vous ! Moyennant des aménagements mineurs, une bonne partie de la langue peut être ramenée au moi. L'inventaire du langage moidifié nous

mènerait très loin. Nous avons déjà beaucoup parlé et je ne dois pas exagérer. Quand je parle trop, mes mains rapetissent.

— Vos mains rapetissent ? C'est la première fois que j'entends ça.

— Si je parle très longtemps, elles peuvent diminuer de moitié. Alors il faut que je reste longtemps sans rien dire, et elles retrouvent leur taille normale. Le phénomène amuse les enfants. Ils me font parler pour voir mes mains rétrécir.

— Mais alors, si vous vous taisiez en permanence, vos mains deviendraient géantes ?

— C'est possible, mais on dit tant de choses ! Alors, voyez-vous, les mains n'atteignent jamais des proportions exorbitantes. Surveillez-vous, et peut-être constaterez-vous la même chose.

— Je n'y ai jamais fait attention, mais, maintenant que vous le dites...

— Encore un coup d'eau alcoolisée ?

— Merci. Vous vous intéressez quand même à la littérature ?

— Un peu, à l'occasion. Je m'intéresse aux ressorts, si vous voyez ce que je veux dire.

— Peut-être.

— Une fois que j'ai compris le mécanisme et que je peux le reproduire, je le jette. Il n'y a plus rien à en tirer et je ne veux pas m'encombrer inutilement. Au fond, c'est la musique qui m'intéresse. Tenez, je me suis penché récemment sur un problème de musicologie. Un jour, Mahler va voir Brahms en vacances dans un chalet de montagne. (C'est très sérieux : celui qui raconte est Bruno Walter, un intermédiaire digne de foi.) Brahms fait entrer Mahler et ouvre le poêle devant lui. C'était un genre de petite truie, mais verticale, cylindrique.

Devinez ce qu'il y avait dans le poêle ! Je vous le donne en mille !

— Du bois ? du charbon ? des cendres ?

— Pas du tout ! Des saucisses ! Le poêle était bourré de saucisses jusqu'au rond ! Devant les saucisses cor-dées, Mahler a l'impression de découvrir le secret de la musique de Brahms. C'est une commotion violente, dont il se remettra difficilement. Il ira voir Freud.

— C'est étrange. Et Freud a su contrer cette vision de saucisses ?

— Je l'ignore, mais voilà un problème de musicologie épineux.

— Certes !

— Eh bien, je m'y suis attaqué. J'ai reproduit la situation du chalet de Brahms — poêle et saucisses — et j'ai attendu. Il ne s'est rien produit.

— Aucun son ?

— Pas le moindre. Alors une idée m'est venue. J'ai mis le feu aux saucisses. Mais je n'ai obtenu qu'une suite de grésillements. Rien de brahmsien.

— À quoi attribuez-vous cet échec ?

— Je ne devais pas avoir la bonne espèce de saucisses. Plus j'y pense, plus il doit exister là-bas une variété de charcuterie inconnue ici.

— C'est probable.

— Heureusement, nous avons le chant des oiseaux. Le plus commun par ici est le bifflo. C'est un oiseau lourd ; son chant suraigu étonne comme une voix fluette dans un gros homme. Il est souvent suivi par le holleux, dont on ne peut se défaire, et par le clabard, au corps petit, formé principalement d'un bec et d'une queue disproportionnés. Il ne fait qu'une bouchée d'un camembert. C'est à cause de lui qu'on cache les fromages. Au fait, savez-vous pourquoi des variétés de fromage apparaissent sans cesse ?

— Non.

— C'est pour dérouter le clabard. On cherche l'espèce qu'il n'aimera pas.

— J'aurais dû m'en douter.

— On entend aussi la molbège, baptisée bougenotte ou soubranne dans d'autres régions. Elle gonfle ses plumes dans les recoins. C'est l'oiseau qui reste le plus longtemps sans bouger.

— Je vois.

— Je serais étonné que vous ayez vu le brûlard. Il ne se fait entendre à l'oreille humaine qu'une fois, et jamais plus.

— Ah ! Et vous l'avez entendu ?

— Oui.

— Comment avez-vous su que c'était lui ?

— C'est le seul oiseau qu'on entend sans le voir. Une partie de la vie consiste à l'attendre. Des thèses ont cherché à déterminer les lieux où il se manifeste le plus souvent.

— Et qu'a-t-on trouvé ?

— Les ruelles sombres.

— J'aurais cru que c'était la campagne.

— Pas du tout. Et vous comprenez maintenant l'exode rural. Sans le brûlard, les campagnes seraient restées peuplées.

— N'y a-t-il pas, tout de même, un certain retour à la terre ?

— Bien sûr. Les gens qui ont entendu le brûlard repartent. Les autres ne le peuvent.

[...]